
Lettre ouverte à Paul Sobol

par Frederik Haùgness

Bruxelles, le 22 avril 2008.

Cher Paul,

dans le dossier que nous avait remis la Fondation Auschwitz à notre départ de Bruxelles était glissé un questionnaire. La Fondation demandait que nous le complétions à l'issue de notre voyage ; des questions claires et pertinentes. Je n'y ai pas répondu, je ne m'en sentais pas capable immédiatement, je voulais respirer encore un peu ce que j'avais reçu là-bas, de vous. C'est fait à présent et je vais le transmettre à la Fondation, mais je m'étais promis de l'accompagner d'un autre écrit, moins structuré, plus personnel. Ce que nous avons partagé ensemble, là-bas, m'a donné l'envie d'écrire une lettre, une lettre que te serait adressée.

Tu le sais, mon arrivée à Auschwitz est, je crois, particulière. J'y ai été invité, pour y travailler, moi aussi, mais libre. En juin 2006, Michel Bernard, alors directeur adjoint et metteur en scène au Théâtre de Poche de Bruxelles, me passa un coup de fil qui devait bouleverser mon existence paisible de jeune père de famille auderghemois. Il me proposa de jouer dans un spectacle portant à la scène le récit de Primo Levi, *Si c'est un homme*.

Pour être honnête, j'ai d'abord cru qu'il me précisait que *Primo Levi était un homme*. Il m'a demandé si je l'avais déjà lu. Je lui ai répondu que non, mais que j'avais entendu parler de Levi. En réalité je confondais avec Levi Strauss... Bref, je n'avais jamais entendu parler de ce bouquin et lorsque j'ai compris qu'il s'agissait du témoignage d'un rescapé des camps de concentrations nazis, je me suis dit "oh non, encore !" Mais je manquais de travail la saison suivante, je n'ai rien dit de ma première réaction et j'ai accepté de lire le récit de cet homme qui s'appelle Levi.

La vérité est que je n'avais, alors, qu'une connaissance "scolaire" de la Shoah et des massacres perpétrés par les nazis et mon "oh non, encore" ne signifiait pas que je jugeais inutile d'en parler mais que, à mon sens, l'actualité était hautement plus chargée d'autres tragédies urgentes à traiter, surtout pour un théâtre comme le Poche, toujours vif et attentif au visage du monde et des hommes qui le peuplent aujourd'hui ! Pourquoi parler d'Auschwitz alors ?

Puis je suis rentré dans le récit de Primo Levi et, dès les premières pages, j'ai compris. Dans sa préface déjà il écrit : *je voudrais fournir ici une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine*. Les pages qui suivirent devaient me marquer à jamais. La pertinence de questionner encore et encore la nature humaine, à travers "l'outil Auschwitz" devint pour moi une évidence, une nécessité absolue.

Je ne pouvais pas refuser de participer à ce spectacle. Les répétitions ont commencées, je me suis plongé corps et âmes dans tout ce que je trouvais comme livres d'histoires, témoignages et documentaires. Corps et âmes parce que nous voulions suivre le précepte de Primo et fournir, nous aussi, une étude dépassionnée. Mais pour y parvenir, il nous fallait d'abord "ressentir avec passion" Auschwitz et tenter l'exercice impossible d'imaginer *ce qu'un homme a pu faire d'un autre homme*. Alors Michel t'a invité à venir nous guider, dans un premier temps, à participer

"physiquement" à notre spectacle ensuite. Ce furent nos premières rencontres. Je n'oublierai jamais le tournage de la séquence où tu lis un extrait du récit de Primo, te racontant par ses mots. Je n'oublierai jamais non plus le regard que tu me tendis alors, comme un témoin à l'homme qui court vers la liberté.

En janvier 2007, profitant des quelques semaines qui séparaient deux séries de représentations, je me suis rendu, avec Fanny, pour la première fois, à Auschwitz I et à Birkenau. J'avais suivi alors les conseils de Michel et commençai par Birkenau, à 8 heures du matin, sur un tapis de neige épaisse. Nous y avons passé pratiquement toute la matinée, demeurant longtemps parfois au même endroit, pour "ressentir", pour tenter d'imaginer ce camp fantôme peuplé de milliers de vivants, de mort-vivants.

L'apparition d'une boule vaguement lumineuse dans le ciel aussi blanc que la neige de Birkenau fut une révélation.

Le soleil, c'était le soleil, *un soleil polonais, blanc, froid, lointain, qui ne réchauffe que la peau. Et lorsqu'il s'est dégagé des dernières brumes, un murmure a parcouru notre multitude incolore. Et quant à mon tour j'en ai senti la tiédeur à travers mes vêtements, j'ai compris qu'on pouvait adorer le soleil !*

En cet instant, je venais de réaliser à quel point l'écrivain Primo Levi était aussi un scientifique ; ses pages ne sont pas de la littérature, mais une description scientifique et précise de son histoire, et si ses mots sont beaux c'est uniquement parce qu'il s'est servi de l'outil "littérature" pour porter son étude dépassionnée. La poésie est donc bel et bien le seul moyen de faire "voir" Auschwitz dans tout son excès, concrètement. Par l'art d'écrire, Primo Levi nous donne une chance d'imaginer l'inimaginable.

Cette découverte m'obligea à relire *Si c'est un homme*, éclairé par le soleil de Primo.

L'imagination, le premier jouet de l'enfant, devint ma bibliothèque, mon laboratoire, mon atelier. L'imagination, j'y reviendrai.

En début d'après-midi, nous quittons Birkenau pour parcourir, à pieds, les quelques kilomètres qui nous séparent d'Auschwitz I.

Arbeit Macht Frei. J'ai répété ces mots des centaines de fois en jouant le spectacle, j'en ai vu des dizaines de photographies, mais lorsque cet arc d'acier se dressa devant moi, pour de vrai, ma gorge se serra, un frisson saisit mon corps. Je passe dessous avec prudence et pénètre dans le "musée".

Un instant, je reste à contempler ce lieu où l'orchestre du camp jouait le tube des années 30, *Rosamunda*, ce tube qui devait être repris dans les années 90 par un groupe de rap français sous le titre *Ce soir on vous met le feu*, scandé par la suite par des milliers de supporters de l'O.M., ignorants que cet air avait une histoire.

Nous parcourons les blocs, silencieusement, les yeux grands ouverts, et tachant de ne pas entendre cette touriste française s'exclamer naïvement, stupidement, "mais dis donc François, c'était vraiment des gens cruels alors !", arrêtée un instant par les paillasses posées à même le sol.

Oui, Auschwitz I est devenu un musée, tout y est expliqué, par des panneaux, des photos, des reproductions. On nous y propose l'accès à une connaissance historique. Rien de neuf pour moi ici, j'étais déjà très documenté avant d'arriver, et je ne m'attends pas à de véritables surprises. Pourtant l'émotion me gagne, là où je ne l'attends pas.

Je pense à cette maquette, toute blanche, décrivant le chemin des sélectionnés depuis la rampe jusqu'au ciel. Cette représentation vaut tout les livres du monde, on ne peut pas être plus clair.

Je pense à cette vitrine où quelques vêtements de bébé, de jeunes enfants, sont couchés, vides. J'y glisse le corps vivant de mes petites filles, je pleure, honteusement, caché dans un coin.

Je pense à la montagne de cheveux. Je la connaissais, je l'avais déjà vue en photo, mais je ne m'attendais absolument pas à en être bouleversé lorsqu'elle se dresserait devant moi. J'ai vu les têtes, j'ai vu le nombre sous ces cheveux bien réels.

Mon imagination, dans ces trois évènements, fut convoquée. Et je pense à toi, ici. L'imagination, j'y reviendrai.

Nous terminons notre "visite" par la chambre, *la fameuse chambre à gaz dont tout le monde parle si souvent*. Ce n'est qu'une pièce vide, du béton et du silence. J'essaye de la remplir avec des images, avec des cris. Impossible.

Nous rentrons, à la maison, à Bruxelles. Dans trois jours, nous reprendrons, au Poche, *Si c'est un homme*. Je ne suis plus le même. Le spectacle sera différent, lui aussi.

Et la première représentation de cette deuxième série fut une expérience terrible pour moi. Tout ce que j'avais rapporté de Auschwitz se bousculait dans mon cœur, dans mon esprit, je voyais tout ce que je disais comme jamais.

Ils nous prendront jusqu'à notre nom, et si nous voulons le conserver, nous devons trouver, en nous même, la force nécessaire pour que, derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions... subsiste.

Une tempête se déchaîne en moi, j'ai envie de hurler, mes jambes me portent mal, je vais pleurer, mais je ne peux pas, je "joue". Si je laisse mon humanité s'exprimer librement je ne serai plus capable de *fournir une étude dépassionnée*. Je me retiens, de toutes mes forces, mais le combat intérieur est certainement perceptible. Puis vient ta séquence, je suis muet quelques instants à tes côtés, je t'écoute. *Häftling: j'ai appris que je suis un Häftling*. Je te vois, toi, ce si gentil vieux monsieur, tout jeune, là-bas, comment est-ce possible ?

Le lendemain fut la plus mauvaise représentation, je jouais à cœur fermé, comme s'il s'était enfoncé plus profondément dans mon torse, derrière des grilles bien solides. Un nouveau travail d'acteur commençait pour moi : porter ces mots, dire ton histoire, chargé de cette nouvelle conscience. Laisser mon cœur à l'air libre, battant mais muet et au service de "mes" mots. Je fait un métier bien étrange.

Les pages qui précèdent ne devaient être que quelques lignes rappelant une histoire que tu connais déjà, en grande partie, me permettant de replacer mon second voyage polonais dans son contexte...

Pourquoi souhaitais-je retourner à Auschwitz ?

D'abord parce que je savais que tu y serais, je voulais y aller prêt de toi. Ensuite parce que j'avais besoin du cadre que proposait la Fondation. Ma soif de comprendre ne se satisfaisait plus de mon imagination, de mon chemin émotionnel. Il fallait que j'y retourne, aidé, guidé. Je ne comprenais toujours pas, et pour comprendre il faut d'abord accepter, concevoir, que cela a bel et bien eu lieu, admettre *ce que l'homme, à Auschwitz, a pu faire d'un autre homme*.

Comprendre pour accepter, accepter pour comprendre. Impossible ?

Faut-il comprendre l'incompréhensible ?

Faut-il accepter l'inacceptable ?

Le 24 mars dernier donc, après une troisième série de représentations au Poche suivie d'une tournée wallonne, je te retrouve à Zaventem, très heureux à la perspective de partager ce voyage avec toi. Je ne sais pas encore très bien ce qui me pousse à participer à ce voyage d'étude, je sais que je dois le faire. Rien ne dit que le spectacle sera repris pour le moment, je m'y rends donc à titre personnel. Soyons francs, depuis ma première lecture du récit de Primo, ce travail n'a plus rien de professionnel pour moi, c'est un acte citoyen avant tout.

Dans l'avion vers Varsovie, tu me racontes l'histoire de ton petit frère David. Moi, je tente de t'expliquer ce que je fais dans cet avion, ma présence ne semble pas t'étonner davantage. Je te parle aussi de mon envie de faire un autre spectacle, en parallèle à *Si c'est un homme*.

Un ami m'avait donné à lire *La mort est mon métier* de Robert Merle ; une biographie fictionnelle de Rudolph Höss, écrite sur base de ses mémoires et des rapports psychiatriques des médecins qui l'ont auditionné en vue du procès de Nuremberg. Ce livre fut aussi un choc

pour moi. Car, bien qu'en lecteur averti je sache pertinemment de quoi et de qui traite ce livre, Merle n'invite le "démon" à se révéler qu'au dernier tiers de son bouquin ; me laissant ainsi tout le temps de m'identifier au personnage principal, le pauvre Rudolph Lang.

Oui, j'ai envie de l'incarner, de le faire parler sur une scène, de questionner, par un autre angle, l'homme.

Voilà donc une raison suffisante, peut-être, pour y retourner : voir cette maison qui jouxte encore le camp, cette maison dont, de la fenêtre de la cuisine, à une centaine de mètres, la cuisinière peut apercevoir la cheminée du Krema I, et, aujourd'hui, entre la fenêtre et la cheminée, la potence où Rudolph fut pendu.

Non, j'en ai pas fini avec les camps, avec la Shoah, avec les massacres nazis, je ne sais jamais vraiment comment nommer la "chose", parce que, je crois, le mot juste n'existe pas, *notre langue manque de mots*.

Souvent, aujourd'hui, on me reproche de ne parler que de "ça", et ces reproches sont justifiés parce que "ça" m'obsède. Je suis papa, deux fois, et vivant, et libre, et aimant, et aimé, et aspirant au bonheur, et "ça" a eu lieu, chez moi, y'a pas longtemps, et je veux savoir pourquoi, et je veux savoir comment empêcher que "ça" se reproduise, et j'essaye de rester optimiste, une de mes grandes qualités. Optimiste.

Premier jour, nous nous rendons à Auschwitz I, le "musée". Je te suis, discrètement mais de prêt, c'est ici que tu as "vécu". J'écoute les guides, elles savent de quoi elles parlent, elles sont très compétentes. Pourtant, je les trouve très "historiennes", peut-être trop, mais, évidemment, c'est pour ça qu'elles sont là. Seulement voilà, une grande partie de ce qu'elles racontent m'est déjà connu. Je fais alors l'élève "rebelle", je passe d'un groupe à l'autre, m'attachant surtout à la façon dont les survivants se racontent, attentif aux mots qu'ils choisissent, aux détails qu'ils mettent en avant. Curieusement, tu te tiens toujours un peu à l'écart, prêt à répondre mais seulement sur invitation, je comprends.

Je retourne à la maquette blanche, j'y passe encore de nombreuses minutes. *Arbeit Macht Frei* me fait toujours le même effet, et je ne comprend pas bien avec quelle aisance bon nombre de visiteurs passent dessous, ou se font prendre en photo sous son cadre. Je ne juge pas, je ne comprends pas.

Le temps passe vite, il y a beaucoup de chose à dire, à voir, beaucoup de monde aussi. C'est devenu un véritable musée, je n'avais pas ressenti ça comme ça un an plutôt. Quelque chose a changé, moi sans doute.

Je regrette que les guides précisent systématiquement ce qui a été reconstruit "à l'identique". J'aurais préféré ne pas savoir, car en soit, peu importe la vérité historique de ces baraques de bois, c'est ce qu'elles ont représenté qui compte. C'est un peu comme si, à chaque page, en jouant *Si c'est un homme*, j'estimais nécessaire de rappeler verbalement aux spectateurs, que je suis un acteur et que ce que je dis ne m'est pas véritablement arrivé. Il faut laisser une place à l'imagination, on y revient, si l'on veut être écouté. Mais je comprends la démarche scientifique précise et historique.

Dans l'après-midi, Lydia Chagoll nous invite à regarder deux de ses films. *Les Témoins silencieux* est un film indispensable, aujourd'hui plus que jamais. Je suis tout à fait d'accord avec le cadre et le contexte que Lydia impose avant la vision de son film ; il faut y être préparé, mais il faut le voir. Ce film a le mérite d'être clair.

Je suis très admiratif du travail de Lydia. Avant chaque représentation de *Si c'est un homme*, je regardais sur mon iPod des extraits de *Au nom du Führer*. Cela me permettait de quitter ma vie pour entrer dans celle de Primo.

Le soir, notre première séance plénière, avec vous, les rescapés.

Là, quelque chose d'inattendu pour moi se produit, le débat prend difficilement forme. J'étais certain qu'il serait immédiatement chargé de questions, que l'on se battrait pour prendre la parole. Mais notre assemblée est plutôt calme, réservée, silencieuse, en attente. Cela vous

trouble, je m'en aperçois rapidement. Vous nous demandez de vous poser des questions précises sur ce que vous avez vécu chacun, personnellement. Nous ne semblons pas prêt à cela. Les questions sont plus d'ordre morale ou historique.

Bref, la sauce n'a pas vraiment pris. Nous avons eu l'occasion d'en parler, toi et moi, le soir après le repas.

Le lendemain, Birkenau. Là aussi les guides font très bien leur travail, mais je maintiens qu'il aurait fallu nous inviter aussi à nous "promener", peut-être seul, dans le camps ; nous inviter à ressentir autrement que par les mots, à prendre le temps d'imaginer, à faire ce travail.

Je revois Jacques Rotenbach tenter de nous expliquer dans quelles conditions vous surviviez dans ces baraques. Il ponctuait sans cesse ses phrases de "imaginez", "essayez d'imaginer", "imaginez-vous ici", "on ne peut pas imaginer...". Je fus très touché par ses tentatives.

Heureusement le temps fut de notre côté, il nous est venu en aide et nous avons goûté au quatre saisons en quelques heures.

Je revois aussi cette pauvre demoiselle, habillée pour un pique-nique au printemps, couverte de neige, les lèvres bleues, refusant toute aide parce que "non, non, ça va, je n'ai pas froid". Elle devait nous avouer, le lendemain, la honte qu'elle ressentait à avoir si froid, ici, et de n'aspirer qu'à son retour au bus. Elle, visiblement, a pu s'imaginer, un peu.

Le soir, à nouveau, séance plénière et témoignages des rescapés. La sauce ne prend toujours pas.

Jeudi, dans l'après-midi, à l'occasion de notre premier travail de groupe, un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lauréat du concours de rédaction, courageusement nous avoue qu'il n'a rien ressenti à Birkenau, qu'il s'attendait à être bouleversé mais que rien n'est venu, qu'il n'arrivait pas à imaginer.

Son témoignage, bien que stupéfiant, fut capital à mes yeux. Il était l'expression même de "l'air du temps", de notre nouvelle jeunesse.

Tu m'as dit que tu ne le comprenais pas, que tu n'arrivais pas à concevoir que ce jeune homme fut resté insensible.

Moi, sa "résistance" ne m'étonna pas, bien que ce soit la première fois que je l'entendais exprimée de manière aussi claire et aussi frontale.¹ Cette réaction, ou ce manque de réaction, devrait être notre nouveau point de départ.

Je dois te faire un aveu. A l'issue de cette troisième journée d'étude, je ne me sentais pas bien, j'étais perdu, je trouvais que notre groupe tournait autour du pot, ne s'exprimant que par des lieux communs bourgeois et sans résonances. Comme à l'école, nous étions de bons élèves. Ici, pas de grandes prises de risque, nous jouions aux historiens sans mettre en question l'homme, c'est-à-dire nous-même!

Aujourd'hui, personne ne peut dire "je ne savais pas, voilà pourquoi je n'ai pas agi". Personne ne peut dire je ne savais pas pour le génocide au Rwanda, pour la junte en Birmanie, pour l'absence d'arme de destruction massive et la présence de pétrole en Irak, pour le Darfour, pour la Tchétchénie, pour Guantanamo, pour la Colombie, pour la Chine bien avant les Jeux Olympiques, pour le Nigeria, etc.

Nous savons tout, tout de suite, immédiatement, chaque jour nous avons notre petit rapport de l'état du monde et des directions qu'il prend. Et moi aussi je me comporte en petit bourgeois bien-pensant en tentant de dresser un inventaire des malheurs du monde.

Nous savons tout parce que nous sommes des gens bien qui nous tenons informé grâce à ces nouveaux héros, les journalistes. Et grâce à eux nous nous sentons tous très fort concernés et

¹ J'ai souvent eu l'occasion, à l'issue de représentations scolaires de *Si c'est homme*, de parler avec des étudiants. Certains s'étaient déjà exprimés en des termes similaires.

impliqués, le temps d'un journal télévisé. Après ? On regarde un bon film et tout va bien, rien ne change, rien ne bouge.

Je me rends compte que mon discours est puéril, simpliste et réducteur. Ce que j'essaye de dire c'est que le "devoir de mémoire" n'a de sens que si nous ne nous contentons pas de savoir. Nous devons être prêt, aidé par "l'outil Auschwitz", à agir. Nous devons être conscient de notre responsabilité individuelle. C'est, je pense, ce que vous, les survivants, attendez de nous, les vivants.

Voilà pourquoi vous témoignez, pour que nous fassions en sorte que ce à quoi vous avez survécu ne se reproduise pas, encore et encore. Vous ne témoignez pas pour la mémoire, pas pour l'histoire, pas pour le passé, mais pour aujourd'hui et pour demain.

Yannis nous rappelait les trois questions auxquelles nous devons répondre : que puis-je savoir ? que puis-je espérer ? et que dois-je faire ?

Et bien, trop souvent, nous nous arrêtons à la deuxième question et nous espérons de tout notre cœur !

Oui, il est possible que mon optimisme ait pris quelques coups ces temps-ci.

Le soir du troisième jour, je suis allé me coucher très septique quant à l'impact constructeur, concret, qu'aurait ce voyage sur chacun de ses participants. Les choses ne se déroulaient absolument pas comme je les avais imaginées.

Se replonger dans l'histoire et le contexte est, évidemment, important. Mais je trouve que nous y étions un peu trop à l'aise, "tout cela est loin de nous, ce n'est pas nous, ça n'aurait pas pu être nous".

Toi-même, tu me faisais part de ta déception quant à la qualité du groupe cette année. Je te suivais sur ce constat en te disant que j'avais l'impression que nous faisons *du ski nautique sur la question, au lieu d'y plonger tout entier, d'aller y gratter la vase*.

Pourtant, en mon fort intérieur, je ne pouvais qu'admettre que tout ces gens sont venus libres et pleins de bonne volonté ; ils ne sont pas là pour rien, on ne va pas à Auschwitz pendant les vacances de printemps pour le plaisir ! On vient y chercher quelque chose, forcément, mais alors quoi ?

Une partie de la réponse m'est parvenue le lendemain. D'abord par la bouche de Yannis.

Ce monsieur me fascine, quel talent, quelle connaissance, et quelle habileté à la transmettre, à la partager !

Ce matin-là, il commençait par nous dire que *pour Auschwitz, l'important n'est pas de trouver des réponses, mais de poser des questions ; que les réponses ont souvent une durée de vie limitée*. Je suis entièrement d'accord avec lui !

Puis il met des mots sur ce truc compliqué que je balade depuis mon immersion dans le monde rêvé par les nazis : il faut considérer, aujourd'hui, Auschwitz comme *un outil, une loupe, un projecteur. Nous devons nous servir de cette lumière aveuglante sur notre présent, le sonder et y révéler les signes qui pourraient nous conduire, à nouveau, à Auschwitz*.

Il qualifie enfin ce massacre de bureaucratique. *La bureaucratie c'est la parcellisation du travail, elle est constituée de spécialistes qui sont déresponsabilisés du projet global*.

On y arrive enfin, la responsabilité individuelle.

Auschwitz, un vaccin contre l'extrême, à condition de prendre régulièrement son rappel. Mais aujourd'hui encore, il y a des pays qui ne peuvent pas se payer de vaccin.

Lydia Chagoll prend également la parole ce matin-là.

Ne lui dit pas, mais Lydia, je crois que j'en suis un peu amoureux. Quelle femme extraordinaire ! Ce qu'elle est, son rayonnement, ce qu'elle porte courageusement à chaque instant, suffit à me redonner de l'espoir, à croire à un monde meilleur. Elle s'excuse sans cesse de ne pas être une bonne oratrice, mais en vérité elle ne pourrait pas mieux s'exprimer que comme elle le fait, avec cette simplicité, mais aussi cet engagement que l'on sent profond, naturel. Lydia est un moteur qui fonctionne à l'énergie solaire.

Et puis, surprise! Ceux qui le souhaitent peuvent retourner à Auschwitz I en début d'après-midi, et tant pis si le travail de groupe dure moins longtemps. Excellente idée! Je veux y retourner, je veux prendre le temps de revoir cette maison, la villa où vécu la famille Höss. Je t'en fait part et tu me proposes de te joindre à moi. Eric est également de la partie. Mais nous pensions nous y rendre à pieds, te dis-je alors. Ce n'est pas un problème pour moi me réponds-tu avec détermination. Et nous voici en marche, une demi-heure, d'un bon pas. Je ne sais pas où tu trouves cette énergie, mais quelle leçon, crois-moi, j'en prends de la graine!

Nous voici arrivé à la villa de Höss. J'y passe un peu de temps, ne sachant pas vraiment ce que je cherche ici. Après tout ce n'est qu'une maison.

Eric et toi aviez continué à marcher, j'ai tenté de vous rattraper mais en vain, vous étiez trop rapides. J'arrive enfin. Je te croise un instant, et nous nous perdons. Je te cherche, trop tard sans doute, tu n'es plus là. Je regrette alors ma distraction, ta venue n'était sans doute pas innocente, peut-être voulais-tu partager quelque chose de précis avec nous ?

Je retrouve les autres qui sont venus en van. Bien peu sont ici pour se contenter d'acheter des livres, c'était l'idée de départ. Ils sont là, sans guide, ils marchent, échangent quelques mots, prennent des photos. Je pense que ce moment fut très important.

C'est l'heure des conclusions. Rik nous a dit de très belles choses. *Je suis libre parce que les autres me donnent cette liberté.*

Moi je me sens encore tout confus, je ne me sens pas encore prêt à tirer une conclusion. Il me faut encore un peu de temps. Impossible, dès lors, de répondre sérieusement au questionnaire de la Fondation.

Le lendemain, à Cracovie, j'ai passé un merveilleux moment en ta compagnie. Je pense que nous avons parlé plus de trois heures ! Sans compter les trajets en avion. Merci Paul pour ces moments-là. Je ne les oublierai pas. Je suis très heureux d'avoir eu l'occasion de te rencontrer de cette manière-là aussi. L'amitié n'a pas d'âge.

Avant de terminer, je veux te dire que j'estime que ce voyage d'étude est une réussite. Mais je pense aussi que quelque chose a changé et que, peut-être, la méthodologie de ce voyage mérite une adaptation.

Sur papier je trouvais le plan de travail très pertinent, je dirais même évident.

Pourtant, dans les faits, nous nous sommes cherchés ; cela a pris du temps mais je pense que nous nous sommes rencontrés. Le groupe ne semblait pas, en effet, réagir comme vous l'espérez au sein de la Fondation. Cet état de fait a même engendré des différences de points de vue entre vous, sur la méthode pour nous aborder, c'était visible. Le temps passe et, clairement, Auschwitz appelle d'autres réactions aujourd'hui. Peut-être est-ce du au fait que, depuis les années 70 je pense, Auschwitz se raconte de plus en plus et, peut-être, de mieux en mieux, je l'espère.

Peut-être est-ce du aussi au fait que le "plus jamais ça" se trouve sans cesse confronté à la réalité dont nous sommes quotidiennement informé, j'y reviens, sans que cette information ne nous invite à la réaction.

Les massacres se banalisent. Evoquer 4, 40, 400 ou 4000 morts ne change plus rien pour les Occidentaux repus que nous sommes devenus.

Et puis il y a ce terrible conflit, hautement symbolique, entre Israéliens et Palestiniens. J'ai la conviction profonde que la forme de sa résolution dessinera le visage du monde de demain. Je suis également certain que cette guerre doit trouver une issue constructrice et fraternelle, rapidement. Ces peuples, que tout divise, doivent apprendre à vivre ensemble. En réussissant cet exploit nécessaire, ils élèveront l'espoir et le respect comme des valeurs mobilisatrices, et ils seront contagieux, je veux le croire.

Aujourd'hui l'information est reine, mais son fils, le savoir, est un mendiant. Parce que devant notre télévision aussi nous devons faire un travail, nous devons imaginer ce que représente

concrètement les images sans vie qui nous sont proposées, accompagnées de quelques mots factuels. Enoncer un fait ne signifie rien en soit, il faut le comprendre, c'est-à-dire le *prendre en soi*.

C'est là je pense que le spectacle que nous proposons au Poche prend tout son sens. Car, à part la séquence filmée à laquelle tu t'es prêté, rien n'est montré. Tout est mot, les images ne peuvent surgir que de l'imagination des spectateurs, convoquées par les mots de Primo et par les couleurs proposées par notre interprétation.

Je pense que les progrès technologiques dont se servent les médias pour diffuser au plus grand nombre l'information n'apportent que la confusion et l'inertie. Nous devons nous servir de ces nouveaux outils, mais ils sont incomplets, ils leur manquent l'humanité.

C'est ce que vous m'avez apportés, toi et les autres rescapés. Marcher à vos côtés à Auschwitz, Birkenau, vous écouter, vous regarder nous raconter, entendre vos silences, tout cela vaut toutes les bibliothèques du monde, aucune image ne peut être plus concrète que votre présence vivante, là-bas, avec nous.

De tout mon cœur, merci. A toi, à Lydia, à Jacques, à Kichka, à Henry, à Paul. Vous nous donnez des outils qui nous permettrons de trouver le moyen d'aider ce jeune homme à imaginer l'inimaginable.

Concrètement, quant à la méthodologie du voyage d'étude, je vous propose une formule plus souple, plus "brouillonne". Peut-être serait-il intéressant que la Fondation commence, elle, à poser des questions aux participants, sur leurs attentes, sur la nature de leur recherche. Que savez-vous déjà ? Que voulez-vous savoir ? Qu'attendez-vous de nous ?

Dans les faits, je ne serais pas étonné que la structure du voyage d'étude ressemble, en définitive, à celle que vous proposez déjà ; mais ce préambule rendrait, peut-être, le participant plus impliqué dans son déroulement : lui aussi s'en sentirait responsable.

Cher Paul, cette lettre ne devait être qu'une lettre, je me suis laissé emporté et je ne le regrette pas. Je ne souhaitais pas être trop réfléchi, mais je voulais être clair et sincère. J'espère simplement que je n'ai pas écrit trop de bêtises, que je ne m'arracherai pas les cheveux de honte si je devais me relire dans quelques années. J'ai peur parfois d'être trop naïf, bien que comme je te le disais à je ne sais plus quelle occasion, je revendique une forme de naïveté. Je suis de moins en moins certain qu'il s'agisse d'un défaut. A force de vouloir être lucide on risque de perdre la clairvoyance.

Ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des enfants ? Pourquoi ? Parce que pour un enfant les choses sont simples : si un homme tue un autre homme c'est parce qu'il est méchant ! Un enfant n'est pas capable de s'imaginer que l'on puisse trouver de bonnes raisons à faire usage de la violence. Moi non plus.

En tous cas, j'espère ne pas trop me tromper dans ce que je développe dans cette lettre, mais si cela devait être le cas, pardonne-moi et, s'il te plait, aide-moi encore à devenir un homme meilleur.

Au plaisir de partager encore un chocolat chaud avec toi et, avec toute mon amitié, je t'embrasse.

Frederik.